

**L'arbitraire des mots, des massacres et des abîmes**

Je dépose Jeanne dans son petit lit, la tête ici et les pieds là, une couverture sur le corps et un baiser sur le front. Je sais bien qu'avant de s'endormir, elle enchaînera les sauts de carpe. Dans quelques minutes, les pieds, la tête et la couverture auront plusieurs fois échangé leurs places, même la gigoteuse n'aura pas su contenir son agitation, seul le baiser lui tiendra encore chaud. Et pourtant, elle sera endormie, enveloppée de son seul sommeil, et le calme qu'elle expirera semblera éternel.

Je me rappelle les pensées qui me visitaient sous la couverture où je cherchais le sommeil, quand j'avais sept ans.

Il m'arrivait de me demander pourquoi un marteau s'appelait « marteau ». Le mot me semblait soudain arbitraire, et cela m'était insoutenable. Toute autre combinaison de sons aurait pu convenir (d'ailleurs, dans les langues étrangères, n'était-ce pas le cas ?) Pourquoi celle-ci s'était-elle imposée ? Je me répétais mentalement le mot pour m'en pénétrer, espérant qu'une étymologie profonde et secrète finirait par en sourdre. Mais le mystère persistait et retardait mon sommeil.

D'autres fois, j'étais soumis à d'affreux dilemmes. Capturé par des assassins pervers qui me menaçaient de mort, je pouvais avoir la vie sauve à la condition de condamner un autre enfant. À un contre un, choisir était facile : je ne valais pas moins qu'un autre, je gardais la vie pour moi. Mes ravisseurs, obéissant à mon inconscient vicieux, rendaient alors le choix plus difficile en augmentant le poids sur l'autre plateau de la balance. Par exemple, un enfant ne suffisait plus pour racheter ma vie, il en fallait tuer deux, dix, ou mille. Je finissais par accepter de mourir pour sauver les autres, pour échapper à la honte de survivre à ce prix, la sérénité viendrait avec l'honneur et la mort. Mais s'il me fallait subir la torture au préalable ? La perspective de la douleur m'horrifiait, je condamnais donc les autres. Aussitôt, les assassins modifiaient l'équation, ils tortureraient les autres enfants et, pour que mon choix me condamne, le feraient sous mes yeux ; en endurant leurs supplices, les victimes me verraient en face, moi, celui qui les avait sacrifiés.

Dans une variante de ce cauchemar d'avant la nuit, c'était ma mère qui était l'autre victime. Préférant mourir que de me perdre, elle m'enjoignait de la sacrifier pour me sauver et j'étais enclin à lui obéir, mais nos bourreaux ajustaient le niveau de douleur qu'il me faudrait tolérer ou lui faire infliger, le petit démon qui s'agitait dans ma tête s'évertuant à déplacer un curseur pour m'amener, inévitablement, à accepter pour autrui des souffrances intolérables pour moi-même.

La tête saturée par le nom injustifiable des marteaux, la conscience en charpie, je ne pensais plus qu'à ne plus penser pour m'échapper dans le sommeil. Je pensais à ne plus penser et réalisais, soudain, que c'était encore penser. Je pense que je pense. Je pense que je pense que je pense. Je suis le solipsisme en personne, l'éternité récursive sera ma prison, le Larsen est l'insupportable chant du monde.